

Deux ou trois mots à propos de Gilles Archambault

François Ricard

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (2008). Deux ou trois mots à propos de Gilles Archambault. *Lettres québécoises*, (131), 10–11.

Deux ou trois mots à propos de Gilles Archambault



de saisir et de transmettre, une voix, une vérité et une vision absolument uniques, irremplaçables, si *singulières*, justement, que s'il ne s'efforçait pas sans cesse de les faire venir au jour elles resteraient à jamais inconnues, de lui comme de nous. En ce sens, l'on n'a pas tort de dire que l'œuvre de Gilles Archambault — comme celle de plusieurs de ses auteurs de prédilection : Henri Calet, José Cabanis, Georges Perros, Alexandre Vialatte, Jacques Chardonne ou Dino Buzzati — appartient à la catégorie paradoxale (ou plutôt à la famille) des œuvres « inclassables » — mais de quelle œuvre véritable ne peut-on dire la même chose? En art, l'« inclassabilité » (autre nom de la singularité) est le signe par excellence

— peut-être le seul signe, en fin de compte — de l'authenticité et de la valeur.

Pour quelqu'un, comme moi, qui a suivi comme lecteur l'œuvre de Gilles Archambault pratiquement depuis ses tout premiers débuts, qui l'a accompagnée comme éditeur depuis une trentaine d'années, et qui éprouve pour elle plus que de l'admiration — une amitié, une adhésion, un consentement du cœur et de l'esprit qui le porte à s'y reconnaître soi-même et à l'habiter comme sa propre maison —, pour quelqu'un, en un mot, qui a si peu de distance à l'égard de cette œuvre, il n'est pas facile de s'en faire (et d'en donner aux autres) une vue d'ensemble un peu détachée et « objective ». Quand je m'y essaie pourtant, deux ou trois mots me viennent aussitôt à l'esprit, qui résument (plus ou moins maladroitement) ce qui fait à mes yeux la valeur d'une telle œuvre et les raisons que je peux avoir de la considérer comme l'une des plus belles et des plus nécessaires parmi ce qu'on est convenu d'appeler la littérature québécoise contemporaine.



Dans le cas de Gilles Archambault, il est cependant un autre signe qui ne trompe pas, et c'est le deuxième mot auquel je songe quand je me représente l'ensemble de ses écrits : la *constance*. Voilà une œuvre commencée il y a quarante-cinq ans (*Une suprême discrétion* est de 1963) et qui, sans jamais occuper le devant de la scène médiatique, n'a cessé pendant tout ce temps de s'enrichir, de prendre de l'ampleur et, surtout, de s'épurer, c'est-à-dire de se concentrer sur l'essentiel de ce qu'elle a à exprimer, et de l'exprimer avec de plus en plus de beauté et de précision! Cette œuvre comprend aujourd'hui (fait peu commun sous nos latitudes) une trentaine de livres, romans, récit, recueils de nouvelles et de chroniques, publiés à un rythme régulier, sans « crise » ni arrêt prolongé, comme autant d'étapes de cette activité continue, presque « naturelle », et en tout cas vitale, qu'est devenu chez Gilles Archambault le travail de l'écriture, jamais achevé (inachevable, à vrai dire) et donc sans cesse recommencé. Comme si cette activité était commandée, nourrie intérieurement par un besoin irrépissable, celui de ne pas perdre de vue, de ne pas laisser s'éteindre un seul instant cette lumière étrange aperçue dès l'origine et qu'il s'agit, dès lors, de scruter et de préserver comme la chose la plus précieuse, sans laquelle vivre n'aurait plus aucun sens.

Le premier de ces mots, la première des qualités par lesquelles se distingue si fortement, selon moi, l'œuvre de Gilles Archambault (et l'une des explications de la relative marginalité dans laquelle elle est tenue par la critique) serait sa magnifique, sa parfaite *singularité*. Non seulement cette œuvre ne ressemble à aucune autre, non seulement elle ne peut pas, comme tant d'autres, être associée à telle ou telle « école », à tel ou tel « mouvement » dont elle serait l'illustration ou le produit, mais c'est une œuvre, dans le contexte de la littérature québécoise, qui semble n'avoir ni antécédent ni suite : rien d'autre ne la porte et elle ne porte rien d'autre qu'elle-même, son propre univers, sa propre parole, la poursuite de son propre accomplissement, jamais atteint, certes, mais toujours inlassablement cherché. Depuis qu'il a commencé à écrire ses livres, Gilles Archambault l'a toujours fait dans une indépendance absolue, indifférent aux modes passagères comme aux aléas de l'actualité, soucieux uniquement de répondre aux exigences solitaires de son travail d'écrivain, d'explorer par lui-même le territoire à la fois moral et esthétique où il a choisi de s'établir. À la différence de tant d'autres auteurs (de sa génération comme des générations plus jeunes), il n'a jamais — comme écrivain — été au service de quoi que ce soit, n'a défendu aucune cause, aucune « grande idée », aucun programme (national, politique, « culturel » ou autre), non par mépris, bien au contraire, mais parce que cela l'aurait distrait de ce qui seul importe aux yeux de l'artiste véritable : faire entendre cette voix, donner forme à cette vérité, exprimer cette vision particulière du monde et de l'existence que son œuvre est seule à même



Par le mot *constance*, j'entends aussi la cohérence exemplaire de cette œuvre, malgré la diversité qui la caractérise. Diversité des « genres », d'abord, car Gilles Archambault pratique tour à tour, et avec un égal bonheur, le roman (quatorze titres, dont le plus récent, *Les rives prochaines*), la nouvelle (six recueils publiés à ce jour), le récit (*Un après-midi de septembre*), la chronique (*Les plaisirs de la mélancolie*, *Le regard oblique*, trois recueils de *Chroniques matinales*), la prose poétique (*Stupeurs*) et même le théâtre (*Le tricycle* et *Bud Cole Blues*). Mais aussi, à l'intérieur des genres, diversité des formes : par exemple, dans le roman, il recourt tantôt à la narration « omnisciente », tantôt à l'alternance des personnes ; tantôt à la composition linéaire, tantôt à l'entrecroisement des histoires et des temporalités. De même, dans la nouvelle, il manie avec autant d'aisance

le récit très bref, voire elliptique, que la forme plus longue, et peut même (dans le recueil *Tu ne me dis jamais que je suis belle*, par exemple) les marier l'un à l'autre dans un contrepoint saisissant. Mais quel que soit le véhicule formel dans lequel elle trouve ici ou là à se couler, partout se poursuit la même recherche, partout s'exerce le même regard, partout reviennent, sous des modulations et dans des registres variés,

Gilles Archambault
**Tu ne me dis jamais
 que je suis belle**
 et autres nouvelles



les mêmes enchantements et les mêmes désillusions, le même ton à la fois ironique et ému, le même style lapidaire, économe, les mêmes figures de personnages (ou leurs semblables ou leurs frères), rendant ainsi chacun des livres d'Archambault, chacun de ses textes, presque chacune de ses phrases, immédiatement reconnaissable et impossible à confondre avec celui d'aucun autre. Si bien que tous ces romans, ces recueils de nouvelles, ces livres de chroniques finissent par ne former qu'un seul univers, un seul livre, une seule vie, pourrait-on dire : ceux d'un être qui n'en a jamais fini, par le roman, la nouvelle, l'essai ou l'« instant de stupeur », par l'écriture prosaïque, en somme, de relancer l'interrogation à la

fois cruelle et étonnée que lui inspirent le monde autour de lui et sa propre conscience plongée au milieu de ce monde comme dans une énigme inépuisable, lancinante, aux réponses toujours évidentes, trop évidentes, et donc indéfiniment repoussées.

Pour définir cette interrogation, pour saisir la forme de cette sensibilité si particulière (unique, je le répète, dans la littérature québécoise), un troisième mot me vient, ou plutôt une expression, car il n'est pas possible de décrire cela autrement que par un paradoxe. Je parlerais donc d'un *lyrisme lucide*, ou d'une *lucidité lyrique*, comme on voudra, puisque lyrisme et lucidité, loin de s'opposer, forment ici un couple inséparable permettant à l'un de s'appuyer constamment sur l'autre, de lui faire équilibre, de le critiquer, en quelque sorte, et ainsi de se manifester avec le plus de justesse. Lyrique, d'abord, l'œuvre d'Archambault l'est en ce que sa matière privilégiée se trouve avant tout dans le monde des sentiments : non pas les « grands » sentiments, non pas les extases ni les passions dévorantes, mais les émotions les plus modestes et les plus ordinaires, celles qui naissent en nous à chaque instant de notre vie, devant chaque miroir, devant chaque être rencontré, aimé, perdu, et qui forment en nous, derrière nos gestes et nos pensées, au plus profond de notre conscience, comme un murmure continu, à peine audible, mais qui est la vibration même de notre vie. C'est à l'écoute de ce bruissement intérieur, à la saisie de cette trame secrète de nos sentiments les plus modestes et les plus vrais pourtant, que se voue tout l'art de Gilles Archambault, qui est ainsi un art de l'intimité, de la subjectivité la plus immédiate et donc la plus universelle.

Mais ce lyrisme n'aurait pas tant de force et d'efficacité s'il n'était doublé, allégé, tempéré à chaque instant par son contraire, ou du moins par une réserve qui le dépouille de sa gravité et l'empêche de tourner à la complaisance. C'est ce que j'appelle la lucidité, mais que j'aurais pu appeler aussi l'ironie de Gilles Archambault : cette conscience permanente de la fragilité, voire de la vanité des choses, qui fait découvrir sous chaque mouvement du cœur et de l'esprit, sous chaque désir, sous chaque ambition, le travail inéluctable du temps, la présence, là, tout près, de la fin qui nous attend. Il est peu d'œuvres, aujourd'hui, où cette vérité soit dite aussi simplement, aussi clairement et avec, à la fois, autant de douleur et de paix.

**Il est peu d'œuvres,
 aujourd'hui, où cette vérité
 soit dite aussi simplement,
 aussi clairement et avec,
 à la fois, autant de douleur
 et de paix.**

1. Pour une bibliographie de Gilles Archambault, on se reportera au dossier publié par la revue *Voix et Images* (n° 92, hiver 2006), dans lequel se trouve aussi un entretien avec l'auteur et des études rédigées par Jacques Brault, Sophie Marcotte, Lori Saint-Martin et Laurent Mailhot.

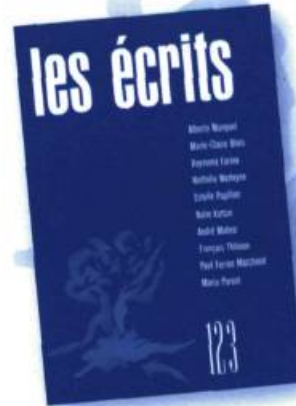
les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

no 123

AOÛT 2008



Alberto Manguel
 Marie-Claire Blais
 Raymond Farina
 Nathalie Watteyne
 Estelle Papillon
 Naïm Kattan
 André Maheu
 François Thibaux
 Paul Ferron Marchand
 Mario Parent

En vente dans toutes les librairies. Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

- RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
 INSTITUTIONS 35 \$
 RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :



les écrits

Case postale 87, Succursale Place du Parc
 Montréal (Québec) H2X 4A3
 Téléphone : (514) 499-2836
 Télécopieur : (514) 499-9954
 lesecrits@videotron.ca